En juin 2016, j'ai fait partie des quatre lauréats de l'Institut de l'Engagement qui ont participé à un voyage de presse organisé par le CRIF à la frontière Ukraino-Polonaise. Ce voyage s'intéressait à l'Histoire de la Galicie au XXème siècle et plus globalement au terrible sort des Juifs dans cette région et à l'est de la Pologne. L'historien Tal Bruttmann a accompagné le groupe tout au long du séjour pour l'éclairer sur les grandes strates historiques très complexes de cette région. Ce voyage nous a permis de remettre en question plusieurs points non approfondis ou mal nommés pendant nos études et de nous débarrasser de l'histoire d'Auschwitz et des ghettos de Varsovie, pour comprendre ce qu'il s'est réellement passé ici, dans l'ex Galicie.

Il faut d'abord préciser la distinction essentielle et fondamentale entre les « camps de concentration » où des personnes étaient prisonnières (comme à Auschwitz où les SS transféraient des Juifs pour les faire travailler) et les « centres de mise à mort » comme Belzec ou Treblinka où toute personne juive qui y entrait était immédiatement exterminée. Le terme de "camp d'extermination" est oxymorique puisque, dans un camp, les prisonniers restent en vie au cours de leur détention. Dans cette région, certains centres de mise à mort ont été planifiés et construits, et, outre les chambres à gaz, de nombreux Juifs furent exterminés par fusillade. En définitive, ce qui caractérise et définit la solution finale, qui a commencé en 1942 et qui gérait des flux humains, ce n'est les moyens opérés mais la finalité : l'extermination des Juifs d'Europe.

Le groupe s'est d'abord rendu à Lviv, en Ukraine (en latin Leopolis ce qui signifie « la ville du lion ») pour y étudier son histoire au XXème siècle et l'histoire de la Shoah dans la région. Dans la ville, nous sommes partis à la recherche des ultimes traces de cet événement et de leur absence : les lieux du pogrom, le ghetto, le musée mémorial de la prison de la rue Lontskoho, le site du camp de Janowska où a été construite une prison... Par ailleurs, nous avons rencontré Monsieur Zissels (Président de Vaad, organisme fédérant les organisations juives d'Ukraine) et avons déjeuné avec Madame Dumont, Ambassadrice de France en Ukraine et Monsieur Houliat, directeur de l'Alliance Française de Lviv.

Avant 1918, cette ville de Lviv était la capitale de la Galicie ancienne et, jusqu'en 1940, elle était polonaise. Avant et au début de la guerre, les populations vivaient entre elles sans se mélanger - il y avait un quartier juif, un quartier polonais, un quartier ukrainien. Pendant la guerre, une épuration ethnique fut opérée et les derniers Polonais furent envoyés plus à l'ouest, dans la nouvelle Pologne. En moins de vingt ans, l'identité de la ville a ainsi été complètement transformée, passant d'une population de Polonais-Juifs à une population Ukraino-Russe. Au fil des visites, nous nous sommes rendus compte que l'identité historique de cette ville, bouleversée et déchirée par la guerre, s'est construite sur un désir conscient ou inconscient d'oubli du sort des Juifs, comme un souhait collectif indicible de cacher, de ne pas afficher la persécution de cette population. Soixante-dix ans après la guerre et vingt-cinq ans depuis l'indépendance de l'Ukraine, un problème se pose toujours : comment rebâtir une communauté et préserver la culture juive dans un pays et une ville notamment, où le niveau d'assimilation est élevé, où de très nombreux mariages mixtes sont célébrés et où la jeunesse est moins attentive à son histoire et sa culture ? Si, selon certains responsables d'organisations juives, les autorités actuelles ne versent pas de subventions aux communautés religieuses fragilisant leur identité, on sait qu'il existe néanmoins en Ukraine plus de six cent organisations juives dont quinze s'occupent de tout le pays (certaines sont plus axées sur la religion, d'autres s'occupent du quotidien et de la culture). La provenance précise des financements de ces organisations est difficile à connaître ; on sait notamment que la communauté juive permet, entre autre, d'aider les personnes âgées dont les retraites sont trop basses à survivre grâce à des dons de médicaments et de nourriture. S'il est aujourd'hui difficile de faire des statistiques exactes des

émigrations de la population juive - certaines familles s'en vont pendant les conflits et reviennent plus tard - les études sociologiques suivent toutefois de près ces mouvements humains.

Pour revenir à l'histoire de Lviv durant la guerre, la solution finale n'a pas été mise en place de la même façon qu'ailleurs. En 1930, bien que dans une démarche d'assimilation certains Juifs parlaient polonais, la plupart ne parlait que Yiddish. Les Juifs étaient ainsi rapidement reconnaissables par leur langue et, pour beaucoup, par leur physique basané "méditerranéen" qui ressortait au milieu de la population slave à la peau claire. En juillet 1941, les personnes juives se virent imposer le port d'un brassard blanc et, durant la même année, un ghetto les regroupant fut établi dans deux quartiers pauvres. Contrairement au ghetto de Varsovie où les murs délimitaient le périmètre à ne pas dépasser, le périmètre du ghetto de Lviv n'était pas scellé et il se réduisait au fil des années car de moins en moins de Juifs survivaient dans la ville. La population juive était exterminée, soit à la suite de violences populaires comme les pogroms, soit en étant envoyée dans le centre de mise à mort de Belzec puis de Sobibor quand le premier centre ferma en 1943. Le plus grand pogrom eut lieu à l'été 1941 où plusieurs milliers de Juifs ont été battus et tués en trois jours.

En poursuivant notre voyage, nous nous sommes rendus derrière la prison de Janowska pour y déplorer un des lieux d'enfouissement des corps : un ancien ravin qui est désormais rempli d'eau et ressemble à grand étang à l'abandon.

Ancien ravin près du site de Janowska. Ici la mémorialisation est très sommaire.

Alors que la ville de Lviv comptait autour de 160 000 Juifs à la veille de la guerre, la mémoire et l'histoire de cette population restent encore peu étudiées. Il existe en effet peu de documents sur les ghettos et sur la ville pendant la guerre. Nous avons d'ailleurs pu observer, lors de notre excursion, que plusieurs habitants connaissaient mal l'histoire et le sort des Juifs. S'il existe partout dans le pays des monuments, entiers ou en partie, de culture juive (des cimetières, des synagogues …) beaucoup ont été détruits. A Lviv par exemple, il reste deux synagogues dont une n'a pas été détruite car elle servait d'écurie pendant la guerre.

Site d'une ancienne synagogue qui a été détruite.
Seuls ses escaliers témoignent de sa présence passée et l'esplanade a été transformée en parc.

Mezouzah arrachée au coin de la porte.

Avec pour volonté de respecter l'héritage de sa ville, la municipalité actuelle a pour projet de commémorer l'histoire de la communauté juive de Lviv et ses sites longtemps laissés à l'abandon. Si plusieurs mesures ont été prises pour réhabiliter le centre historique de ville, le maire sait qu'il reste encore beaucoup à faire pour reconnaître et préserver cette Mémoire. Des historiens, des chercheurs et des membres de la communauté juive réfléchissent à des projets à mettre en œuvre : parmi ceux-ci la conservation des restes de la « Golden Rose Synagogue » et la commémoration du site de l'ancienne Grande Synagogue de la ville détruite pendant l'Holocauste. L'achèvement et l'ouverture du site où cet édifice religieux se dressait autrefois sont planifiés pour 2017. Des activités culturelles seront organisées dans cet espace comme le festival annuel « Lviv Klezmer festival » ou comme, pour la deuxième fois, une série de lectures publiques sur le thème "Jewish Days and the City Hall" qui rassemblera cet été des historiens et des chercheurs de nombreux pays. Une exposition sur l'ancien quartier juif de Lviv est également prévue en 2018.

Poursuivant notre itinéraire, après plusieurs jours à Lviv, nous avons ensuite dépassé les frontières de l'Ukraine actuelle pour étudier l'histoire de la Shoah dans la partie Est de la Pologne.
Dans les années 40, en Pologne de l'est, il y avait trois centres de mise à mort : Belzec (le premier à être planifié et servant de modèle), Sobibor et Treblinka. Nous avons visité les deux premiers. Chacun avait une répartition à dimension régionale : Belzec était chargé de toute la Galicie orientale, Treblinka de la région de Varsovie et Sobibor de la région de Lublin.

Concernant le site de Belzec particulièrement, celui-ci reste peu accessible car la plus grande ville se trouve à deux heures de route. En entrant dans l'enceinte de cet ancien centre de mise à mort dont le quadrilatère a été reconstruit avec le nom des villes des personnes tuées, nous avons pu constater à quel point le lieu d'exécution était concentré et isolé.

Devant ce site lugubre, Tal Bruttmann nous a raconté...
En octobre 1941, les SS choisirent le site de Belzec isolé au milieu d'une forêt – donc à l'abri des regards – mais également proche d'une gare pour faciliter les convois des populations juives. Ce site construit par des ouvriers polonais puis par des ouvriers juifs, fut, dès le printemps 1942, le lieu de nombreux assassinats. Poursuivant une politique d'extermination toujours plus forte, le nombre de chambres à gaz fut augmenté et, alors que Belzec suivait jusqu'ici une politique de décimation, c'est une destruction généralisée qui s'est imposée. A la fin de l'année 1942, les opérations d'assassinat s'arrêtèrent et, jusqu'en juin 1943, les détenus juifs maintenus en vie furent chargés de brûler les corps, à la différence d'Auschwitz où les corps étaient tués et brûlés en même temps. Après avoir fait disparaître les traces des corps, le site fut rasé et les travaux d'aplanissement des terrains se terminèrent fin juin 1944. Les SS envoyèrent alors les derniers prisonniers juifs vers Sobibor et, estimant qu'il n'y avait plus de personnes juives à tuer dans la région, des fermes confiées à des Ukrainiens furent installées sur le périmètre du site. Ce lieu tomba alors dans l'oubli et il faudra attendre la chute du régime communiste pour qu'il soit réinvesti d'un point de vue mémoriel. Des fouilles furent ensuite organisées par des archéologues polonais (pour la première fois) et un musée exposant entre autre les objets retrouvés fut créé. Finalement, près de 450 000 personnes ont été assassinées à Belzec et de ce massacre généralisé il ne restait que deux témoins après la guerre. On sait aujourd'hui que dix personnes ont réussi à s'échapper mais on ne connaît pas leur destin.

Après le site Belzec, nous nous sommes rendus à Jozefow. Ce Shtetl au centre historiquement juif se trouvait dans le district de Zamość qui fut désigné en 1941 par Himmler comme zone de colonisation prioritaire. C'est à Zamość que cette politique de colonisation destructrice, le « Generalplan Ost », a été la plus poussée. Un an plus tard, en mai 1942, une troupe de nazis exécuta plus d'une centaine de Juifs dans les rues de la ville puis, en juillet, une unité de la police allemande fut affectée à Jozefow : un bataillon provenant d'Hambourg fut chargé d'exécuter les Juifs du village. Si la possibilité de ne pas accepter la mission leur était donnée, seules dix personnes refusèrent ouvertement. Au milieu du mois de juillet, l'opération commença : environ 1500 Juifs furent arrêtés et rassemblés sur la place centrale avant d'être dirigés vers la forêt en dehors du village pour être assassinés. Le livre de Christopher R. Browning, *Des hommes ordinaires*, revient sur ce terrible événement et l'évidente difficulté des tueurs à exécuter leur crime. Certains Juifs de Jozefow survécurent en se cachant dans la forêt et revinrent après 1944.

Après une nuit à Zamość, la dernière étape de notre voyage fut le centre de Sobibor. De manière identique à Belzec, le site a été construit dans une zone isolée des habitants, au milieu des forêts et des marécages et à proximité d'une station de chemin de fer. Sur ce site, un petit groupe de maisons qui, avant la guerre, étaient réservées à l'administration forestière, a été conservé au moment de l'arrivée des nazis mais les travailleurs en furent expulsés. Différents camps furent ainsi construits au printemps 1942 pour former le centre de mise à mort de Sobibor : l'un logeait les SS et les gardiens ukrainiens, un autre servait d'atelier, de blanchisserie et de cuisine, et logeait des ouvriers de service. Et plus loin, séparé des camps, au bout du chemin qui serpentait entre les arbres, se trouvait le centre de mise à mort et les chambres à gaz. Les Juifs arrêtés suivaient tous les mêmes ordres. Ils arrivaient par convoi dans des camions, puis les hommes et les femmes étaient séparés et conduits par groupes de 500 jusqu'à la place du camp numéro 2. Ils se déshabillaient alors et devaient se débarrasser des objets apportés. Ils étaient ensuite conduits jusqu'au bout du chemin pour être exécutés : dans les centres de mise à mort, où l'on entre et on n'en ressort jamais. Un télégramme datant du début de l'année 1943, retrouvé par les britanniques sur le site de Sobibor et décodé longtemps après la seconde guerre mondiale, relate le nombre de Juifs assassinés dans les quatre centres de mise à mort sur l'année 1942, à Lublin, Belzec, Sobibor, Treblinka.

Sobibor. Dans cet espace naturel quasiment vide, un musée va être construit prochainement.

Les forêts, les marécages, les voies de chemin de fer. Le vide de l'après. Nous avons vu, le cœur serré, et frémi sans pouvoir comprendre pourquoi ni comment de telles atrocités ont pu être commises. Comme nous l'a expliqué le guide polonais, le travail de mémoire s'est fait tardivement après la guerre. Les parents conseillaient à leurs enfants de ne pas penser à la cruauté de cette extermination et d'aller de l'avant, en construisant leur propre famille. Ce voyage nous a amenés à nous interroger sur la problématique du rapport entre Mémoire et Histoire. Peut-on ainsi marquer tous les endroits où il y a eu des exécutions et quel usage peut-on en faire ? Faut-il matérialiser pour mémorialiser ? Une chose est sûre, il y a un juste milieu à trouver entre le travail de mémoire et l'absence de trace. Ce voyage nous a également permis de mieux comprendre l'organisation des nations en Europe de l'Est, où la présence de communautés rend plus difficile l'assimilation et l'intégration - organisation peut-être plus difficile à appréhender pour des français dont le pays rejette le principe de communautés autonomes.